

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir: 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Sinto

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagna
Un mois	\$ 1 00	1 20 or
Trois mois	3 00	3 50 n
Six mois	5 50	6 50 n
Un an	10 00	10 50 n

Nombre de jour . . . \$ 0 01
n ancien . . . 0 10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et annu ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

La Journée.

A tout seigneur, tout honneur. C'est le message de M. Cuestas qui a eu le privilège d'être aujourd'hui l'attention générale, et c'est autour de ses déclarations qu'ont gravité tous les commentaires.

Quelques esprits pointilleux ou prompts à s'alarmer n'ont pas manqué de se demander: pourquoi ce message? pourquoi ces déclarations? Pourquoi les uns ont voulu même le rattacher à la démission, rendue publique presque à la même heure, de M. le général Benavente, chef d'Etat-Major Général de l'Armée Nationale.

Nous croyons fermement qu'il y a là un effort excessif de subtilité. Ceci n'a rien à voir avec cela.

Nous estimons, pour notre part, qu'il convient bien plutôt d'y voir, une réponse pleine de dignité, de calme, et de noble sérénité, aux intrigues hétéroclites et aux fomentations de divisions qui s'efforcent de semer la division dans le parti colorado et parmi les gens de bien qui appuient le gouvernement dans son œuvre de réparation économique et d'épuration administrative.

Ce n'est un secret pour personne que les exploités de ce qu'on nomme déjà l'ancien régime, les dandys et les viveurs enragés sous l'étendard trompeur d'un homme à qui le pays doit les plus grandes déceptions après en avoir été une des plus brillantes espérances, les tripoteurs des plus sordides combinaisons dirigées contre le Trésor Public, les complaisants valets de tous les gouvernements disposés à payer l'adulation ou à la récompenser par un emploi public, un siège de représentant ou une fourniture... s'appliquent à rassembler en un faisceau d'opposition leurs cupidités dispersées.

C'est à la coalition ainsi formée et dont les hérauts ne reculent devant aucune calomnie ni devant aucune insinuation perfide que répond le message de M. Cuestas.

Simplement, loyalement, sans emphase et sans violence, sans diatribe pour son œuvre et sans anathème inutile pour de scandaleux détracteurs, le chef du Pouvoir Exécutif résume les faits, met en pleine lumière les actes et les intentions de son gouvernement, et fait juger de son passé personnel, de son présent gouvernemental et de ses efforts pour assurer l'avenir, les citoyens et les habitants du pays.

Il n'y aura qu'une voix pour applaudir cette attitude comme il n'y en a eu que jusqu'à ce jour pour louer les mesures d'ordre et de prévoyance émanées de l'initiative de M. Cuestas et de ses ministres.

Il faut que les adversaires de ce renouveau patriotique en prennent leur parti. Leur heure est passée. Une nouvelle orientation est acquise, et les pilotes ne manqueront pas pour conduire à bon port la nacelle, quels que soient les écueils que leur malice puisse faire surgir du fond des abîmes, et quelles que soient les tempêtes que leur fureur déchaine.

LE PARTI ALLEMAND

Paris 18 Septembre

L'observateur capable de juger les événements avec sang-froid peut faire, en ce moment, de curieuses constatations.

Les partis hostiles à la République, déconcertés par les événements, éprouvent une gêne mal dissimulée.

Tant que l'alliance franco-russe n'était pas avancée publiquement, ils cherchaient le moyen d'équivoquer, de faire naître des doutes. Pendant longtemps les monarchistes avaient soutenu que la République était impuissante à nous procurer des alliances, que les souverains avaient de l'antipathie pour cette forme de gouvernement et que, d'ailleurs, l'instabilité ministérielle constituait un obstacle invincible à la conclusion d'affaires de longue durée. Et pour prouver la vérité de leurs assertions ils contribuaient, de concert avec

L'extrême-Gauche, à perpétuer cette instabilité ministérielle si néfaste à la France.

D'un autre côté, le parti allemand converti du masque socialiste s'attachait à empêcher la conclusion d'une alliance en insinuant que la République ne devait connaître ni patrie, ni frontières et devait faire la guerre aux monarchies, intervenant ainsi dans les affaires intérieures des autres nations.

Maintenant que l'évidence crève les yeux des plus mal intentionnés, ces partis éprouvent le besoin d'expliquer et de connaître ce qui doit rester secret. Le peuple russe ne nous aime pas, nous n'avons ni les mêmes goûts, ni la même température, di-ent-ils. D'ailleurs il existe là-bas un parti allemand.

La première conclusion qu'il faut tirer de tout ceci, c'est que s'il existe chez nos amis un parti allemand, il faut être bien infirme pour ne pas voir qu'il existe également un parti français et que ce parti est de beaucoup le plus nombreux et le plus fort.

De même, il est bon aussi que l'on n'oublie pas au dehors que nous avons chez nous un parti allemand, ayant pied dans les Chambres et, à une certaine époque, dans l'antichambre gouvernementale. Il a, par le fait, toujours existé.

C'est celui qui, en 1870, désertait les avant-postes pour assiéger le gouvernement de la défense nationale dans l'hôtel-de-ville de Paris. C'est celui qui, après avoir fusillé, le 18 mars, les généraux complices d'avoir fait leurs devoirs de patriotes et de soldats, achevait l'œuvre des Prussiens en incendiant Paris.

C'est celui qui, au moment de l'expédition de Tunisie, s'associait aux rancunes jélons de Crispi pour entraver la marche de l'armée française; c'est celui qui a livré l'Egypte aux Anglais et qui, lors des affaires du Tonkin favorisait de son mieux les intrigues anglaises.

C'est celui qui fut hostile à l'occupation de Madagascar.

C'est encore le même parti qui refusait les crédits nécessaires au voyage du président de la République à Saint-Petersbourg et s'attachait à ridiculiser le chef de l'Etat, afin que ce ridicule atteignît tous les Français dont il est le suprême représentant.

Maintenant qu'il ne peut plus lutter contre le fait accompli, il va emboîter les pas aux reptiles allemands et réclamer la publication du traité. Cela est absolument nécessaire, car il faut bien que nos ennemis extérieurs sachent qu'à tel moment ils pourront trouver, sur un point de leur frontière qu'il est important de connaître une armée franco-russe.

Et, comme il est bon de tout savoir, il faudra également que chaque citoyen connaisse le plan de mobilisation. Autrement à qui servirait la souveraineté du suffrage universel? Il importe donc d'établir au plus tôt notre jeu sur la table afin que nos adversaires puissent en compter les atouts.

Le comble serait d'arriver à démontrer qu'il y a mal dans l'alliance franco-russe et que les représentants du pays ne partagent pas ses sentiments.

La bonne foi des partis est telle que pas un ne voudra reconnaître l'importance du service rendu à la France par le ministère qui a conduit à bonne fin une si délicate opération. Qu'en penserait le parti allemand si, oubliant nos divisions, nous voulions nous conduire tout bonnement en Français!

Numa Coste.

SOULIER ROSE

Le ciel est gris, le temps morose: Contons, pour nous désennuyer, L'aventure d'un soulier rose Et d'une fille à marier.

Suzon a vingt ans; pour les filles, Vingt ans, c'est le moment fatal Où, dans le jardin des familles, Pousse le myrte conjugal.

A chaque instant on lui présente De jolis messieurs au col droit,

Qui trouvent sa dot fort plaisante Et l'épouseraient, par surcroît.

Elle touchait à la douzaine, Tous blackboulés à qui mieux mieux, Quand hier, voici qu'on amène Un candidat très sérieux.

Sa mère affairée, inquiète Le lui vantait sur tous les tons: Trente ans... rangé, paisible, bonûte Doux... comme un troupeau de moutons!

Son père avait dit, fort sévère: — «Si tu refuses cette foie!... C'est une magnifique affaire... Quatre cent mille francs... en boist»

Enfin, on l'avait sermonnée. Chapitrée et chaffée à blanc, Et, pendant toute la journée, Elle attend le soir en tremblant.

Elle a mis sa robe en dentelle Blanche, avec de petits bouquets, Et, puis une paire nouvelle De souliers roses, très coquets.

Un peu trop grands, ces souliers roses, C'est que son pied est si petit!... Mais je vous raconte des choses!... Reprenons vite mon récit!

Il entre... C'est un grand jeune homme Ni blond, ni brun; ni bien, ni mal; Rond et jofu comme une poumo, Et l'air un tant soit peu... rural.

Sept heures et demie... On dîne. Grand dîner cérémonieux. Suzon se trouve sa voisine Et baisse chastement les yeux.

Elle attend qu'il parle... silence. Elle attend toujours... mais en vain. Après le potage, il se lance: — «Mademoiselle, un peu de vin?»

Puis, il retombe tout de suite Dans son mutisme glacial... Comme Suzon prendrait la fuite, N'était le cérémonial!

Mais voici son pied sous la table, Qui, d'un mouvement régulier, Sagite ain-i qu'un petit diable, Et sort à demi du soulier.

Oh! C'est qu'il l'agace, l'agace, Ce Monsieur!... Sans qu'il dise un mot, Le dîner tout entier se passe... Décidément, ce n'est qu'un sot!

L'épouser?... Jamais!... Sa richesse, Ses biens, ses terres auront tort!... (Le pied sante, sante sans cesse, Saute de plus fort en plus fort...)

Mais comment s'y prendre?... Elle n'ose Lui dire ainsi sans le ficher... Soudain voici le soulier rose Qui glisse et va se détacher...

Elle veut le tenir encore Mais, hélas!... un faux mouvement... Et le voilà qui... s'évapore Et la délaisse lâchement!

Elle cherche, cherche et titonne Du bout du pied sans trouver rien... Toute espérance l'abandonne... Jugez quel malheur est le sien!

Dans un grand dîner d'étiquette, Conserver un air ingénu, Quand là, tout près, sous son assiette, On sent barboter son pied nu!

Horreur!... on se lève de table!... Quelle angoisse!... quel embarras!... Voici... c'était inévitable... Le muet qui lui tend le bras.

Une carte, non cornée, gisait sur le plateau, à côté du pli. Elle lut: «Le baron Waldo», et au-dessous: «attaché au service de la chancellerie».

Et elle se souvint qu'en effet elle avait obtenu du ministre des affaires étrangères un emploi hors cadre, pour le baron, qui, décidément, ne pouvait plus vivre sans occuper un poste officiel quelconque.

— Qu'est-ce que c'est que cette carte? — M. le baron, qui a remis ce pli, fait dire à Madame qu'il est chargé de régler avec elle ses préparatifs de départ, et qu'il se tient à ses ordres.

— Ah!... parfait! dit-elle sans prendre garde au valet: le coup de pied de l'âne! Puis au domestique avec une froide hauteur: — Vous recevez le baron quand il se présentera. Mais priez ce soir; j'ai la migraine, et la porte de l'hôtel est fermée. Envoyez-moi mes journaux.

Quand les femmes de chambre parurent: — Un bain d'abord, dit-elle; après deux ongles pechés dans du bouillon, un verre de bordeaux; puis ma lampe de veille... Où est le père Bartolomeo?

— Sorti, depuis... — Depuis quand? — Depuis que M. le baron l'a mis à la porte, après avoir fait ouvrir ses malles.

— Et Mylord Worthing? — Le jeune lord était tout à l'heure retiré dans son appartement. Maintenant, je le crois chez M. le baron.

— Je ne veux pas! je ne veux pas! Qu'on aille le chercher. La femme de chambre revint après un moment.

Que faire? — Grand Dieu!... quelle idée!... Oui, c'est le ciel qui l'envoya, Et le bon Dieu l'a regardée... Alléluia! Alléluia!

A l'habit noir elle s'accroche Comme à la branche le serpent. Et se met, faisant la bancroche, A s'en aller clopin-clopant!

Du coin de l'œil il la regarde Et semble se dire tout bas: — «Eh! Eh!... mon ami prenons garde!... Car elle... touche à chaque pas!»

Au salon, vite il se dérobe. Suzon s'assoit, l'air chagriné, Et cache avec soin sous sa robe Son pauvre pied incriminé.

Le sourire aux lèvres, le père, Qui n'a rien soupçonné du tout, Va droit au jeune homme: «J'espère Que ma fille est à votre goût!»

— Oui, sans doute... Elle est fort jolie... Des yeux charmants... un air futé... Je l'aimerais à la folie... Mais sa fielleuse infirmité...

— Hein? — Son pied!... Son pied, qu'est-ce à dire? Il n'est pas de pied plus coquet! — Elle l'a bleté — Vous voulez dire... Et vous êtes un paltoquet!

Le bon jeune homme à cette insulte, Disparaît tout interloqué! Chacun sourit... Suzette exulte... Et le mariage est manqué!

Manqué! — Le petit soulier rose Tira l'enfant d'un mauvais pas... C'est souvent à bien peu de chose Que tient le bonheur ici-bas!

Le bonheur... Car Suzon, sans doute, Le trouvera sur son chemin, L'homme qu'on aime et qu'on redoute Et qu'on suit la main dans la main!

Et cette simple historiette Preuve... n'allez pas l'oublier! — Qu'il est bon pour une fillette De perdre à propos son soulier!

Djinnamor.

JALOUSE

Sur le chemin qui mène au bois, Marcel, insouciant, longeait la terrasse du château quand un éventail, comme échappé d'une main distraite, tomba à ses pieds, dans l'abîme, à demi déplié, tel un grand papillon de soie.

En même temps une forme gracieuse se penchait: — Oh! Monsieur, Monsieur, vous seriez bien gentil... Il y a ma porte au bas de la terrasse, un peu plus loin... Rapportez-moi mon éventail, dit-elle.

Et avec un léger roulement de gorge, des yeux rieurs, hardis, un sourire drôle, aux fines dents blanches: — Il y aura récompense... si vous y tenez...

Marcel avait sauté, rougi, ramassé l'objet coquet et tout en cherchant la porte indiquée: — Mais c'est Paulette, se disait-il, cette fameuse petite cocotte parisienne venue incognito, avec je ne sais quel richard anonyme, passer l'été ici... Une brune étonnante. Pour sûr, que je vais réclamer ma récompense.

Aussi bien, qui sait? cet éventail n'est-il pas tombé là tellement par hasard.

Tout en réfléchissant, Marcel avait trouvé la porte, monté l'escalier, arrivé auprès de Paulette, assise sur un banc, sous un dais d'ombrages magnifiques, comme au fond d'un autel.

Marcel, timide sous son air crâne, aisé, monlain, offrait l'éventail. — Trop heureux de vous être utile, Madame.

— Ces messieurs sont sortis, dit-elle. Restée seule, bien seule et ses verrous tirés, dévotement, roulée dans un long et large peignoir de flanelle blanche, les cheveux dénoués, Isabel se promenait, avec agitation, dans sa chambre.

C'était le troisième désastre où sombrait sa fortune. Et combien plus irréparable que les autres.

Au premier, il lui restait la jeunesse et l'amour; au second, la situation conquise; au troisième... plus rien!

On, sa beauté était partie; il lui fallait la reconnaître, devant son miroir, et constater que désormais les froids et la toilette seule pourraient l'aider à faire encore illusion.

Grande dame, titrée, mise en relief par sa fortune, son salon et son influence, sans doute, elle aurait pu, longtemps encore, trouver des admirateurs. Mais, déçue, pauvre; déshonorée, c'était fini!

Quant à cette aisance de la haute vie qui semblait son atmosphère propre et nécessaire, il y fallait renoncer aussi. Plus que son maigre douaire, visé par une armée de créanciers.

Et plus d'engagement possible pour tenir les rôles de grande dame influente — après son expulsion de France.

— Roland lui-même, cet être si profondément digne, ce brave et doux cœur, devenu sa chose, était perdu pour elle... Oh! bien perdu!

Henry-William? elle ne l'aimait plus comme jadis, depuis qu'elle avait surpris dans ses yeux, autrefois si confiants et si purs, certains regards noirs, qui lui semblaient pleins de reproches.

Merci; fit Paulette, il n'est pas cassé? Tant mieux, j'y tenais.

Et jouant négligemment avec: — Et maintenant... Allons, essayez-vous d'abord... Qu'est-ce que je vais vous donner comme récompense?

Marcel sourit, un peu étourdi devant la beauté moqueuse du visage, la grâce audacieuse des gestes, l'entêtant parfum d'amour, de luxe, émanant de la jeune femme comme une haleine grisante, à chaque battement d'éventail.

— Je ne sais pas, répondit-il. — Un corset. Avez-vous soif? — Merci, fit Marcel.

— Une cigarette, du dubeque? — Je n'y tiens pas... — Un baiser?

— Mais, un vrai, dit Marcel redevenu gai-lard.

— Voyez-vous! fit Paulette tendant la main. La main d'abord, s'il vous plaît, nous verrons après pour le reste.

Mais le bras était nu et Marcel déjà en était au comble.

— Bien, dit Paulette, voilà assez de récompense pour aujourd'hui.

— Mais demandez-moi, dit Marcel.

— Nous verrons.

Ce soir-là, en rentrant chez l'oncle Didier, Marcel avait un air réveillé que Marie, sa petite cousine, une fillette de douze ans, toujours à adorer son cousin avec ses grands yeux espagnols, ou à le taquiner ainsi qu'une mouche, s'écria en l'apercevant:

— Oh! qu'est-ce qu'il est arrivé, mon cousin, que tu as un air si heureux?

— Mais, rien, dit Marcel en riant; je me suis promené dans le bois, tout simplement.

Mais Marie leva un petit index sévère: — C'est un mensonge. Le père Françoise, qui travaillait là-bas à gauler des noix, m'a dit qu'il t'avait vu rentrer dans le château et que tu avais la dame.

— Diable de campagne, songe Marcel, où l'on se cr-ait dans le désert et où toutes les feuilles des arbres cachent comme autant d'yeux qui nous visent!

Et haussant les épaules: — Tu m'ennuies, petite fille; cela ne te regarde pas.

— Oh! si, fait Marie, boudoise. Je ne veux pas que tu retournes là-bas.

— Je n'ai donc plus, dit Marcel pour avoir la paix...

— Bien vrai?... Alors, embrasse-moi... Le lendemain, naturellement, Marcel retourna au château; en essayant de passer cette fois inaperçu. Il n'y avait plus d'éventail sur l'herbe, mais la porte de la terrasse était entr'ouverte et, à la même place, Marcel retrouvait Paulette.

— Indiscret? — Oh! mon petit, impatient!

Car Paulette n'y tient plus, émue, amie, amante. Depuis qu'elle voit tous les jours passer le joli jeune homme qu'est Marcel dans cette campagne où elle s'ennuie tant, cloîtrée dans ce château solitaire avec ce monsieur un peu âgé, si distingué, si riche, M. Bertrand comme on l'appelle dans le pays, sans savoir au juste; depuis ce temps-là et l'éventail de la veille, tombé si à propos, et la connaissance faite, Paulette n'y tient plus, non, et elle l'accable, la connaissance...

Marcel ne demande pas mieux. — Seulement, a-t-elle chuchoté, de l'attention! M. Bertrand est jaloux, jaloux...

De sorte que l'idylle précautionneuse va son train, sournoise, comme dans un tunnel; on n'en voit rien, on n'en sait rien, on n'entend rien. Il n'y a que la petite Marie, chez l'oncle Didier, qui tous les jours inspecte, avec des airs méchants Marcel, ne le quitte pas de ses yeux braqués, devenus noirs de colère. Enfin un jour elle se décide:

— Tu m'as promis pourtant!

— Quoi donc? demande Marcel qui n'y pense plus.

Un peu honteuse, Marie baisse les yeux. — De ne plus aller au château...

Elle ne sait pas. Mais c'est très mal, bien sûr. Elle est indignée.

— Mais je n'y vais plus, essaie Marcel.

— Si... je t'ai suivi un jour, je t'ai vu; tu y vas encore aujourd'hui...

— Mais non.

De temps en temps, des soubresauts secondaires Isabel, des éclairs fauves jaillissent de ses yeux. Elle s'approche, alors, de son bureau et commencent des lettres. C'est qu'un ne se résigne pas ainsi à l'effondrement absolu et irrémédiable. Elle se débattait, comme les nœuds qu'entraîne le courant et qui luttent encore, cherchant des bras, un appui avant de disparaître.

Quoil M. Thiers' son admirateur, qui avait connu Talleyrand, avait pu signer cet arrêté d'expulsion! Voyons donc! Mais non! il n'était signifié que du ministre de l'Intérieur, cet arrêté! Et qui sait, même, jusqu'à quel point M. Thiers, avait été consulté! — En tout cas, il ne saurait refuser d'entendre ses explications...

Quoil et son amant aussi? Un grand esprit en somme, et sans préjugés... un homme du peuple qu'elle avait élevé à sa couche, un gourmand d'amour qu'elle avait traité en gourmet et soigné des plus délicates friandises, lui tournerait-elle le dos sans hésitation sans regrets, sans éprouver aucune crampe au cœur, sans garder une tangente ouverte, par où elle puisse rentrer en grâce?

Oh! cela n'était pas possible! Et elle essayait, pour l'un et l'autre, vingt brouillons de lettre.

«Mon cher président, écrivait-elle enfin à M. Thiers, il m'arrive une chose impossible à croire, à croire... Mais je ne veux pas essayer de prouver l'innocence de Ségis; on accusa déjà ma chère personne de faire tort à la France. Vous savez sans doute ce dont il s'agit. Et, si vous ne le savez pas, demandez à votre ministre de l'Intérieur. Vous comprendrez qu'en tous cas, j'ai besoin de vous voir,

— N'y va pas!

— Tu m'ennuies, petite fille!

— N'y va pas, Marcel!

La petite Marie est pâle; un drame occulte se passe en elle.

Marcel hausse les épaules et, en retrouvant Paulette, il ne peut s'empêcher de lui raconter la scène. Paulette ne rit pas:

— Ces petites filles, il faut se méfier; ça a quelquefois des passions de femme; elle est jalouse de moi.

— Une enfant! fait Marcel.

Il s'y pense plus. Mais c'est Paulette qui a raison. Marcel ne s'est pas assez méfié. A la station du pays, M. Bertrand, qui allait prendre le train, voit une petite fille accourir.

— Retournez bien vite, Monsieur, chez vous. Il y a un accident, à t-on dit, quelqu'un de malade.

Puis, la petite Marie, sans tourner la tête, s'enfuit à toute jambe.

Perpète, M. Bertrand ne sait que croire. Dans son inquiétude, il retourne...

Trois semaines après, Marcel, ramené un matin chez son oncle, après un accident de chasse, disait-on, un duel, assurément les autres, à peu près guéri alors d'une blessure assez grave, voyait Maria approcher de son lit pencher son fin visage, honteux, plein de larmes, vers le sien:

— Dis, Marcel, me pardonneras-tu?

— Quoi donc, ma petite Marie?

Marie pleure, pleure.

— Je ne pourrai jamais dire, tu vas me détester... J'ai été si méchante!... C'est moi qui ai été cause qu'on a voulu te tuer. Mais je ne savais pas... Si tu étais mort je serais morte aussi.

— Comment cela? demande Marcel surpris.

A peine si on entend Marie: — C'est moi qui ai averti M. Bertrand.

— Tiens, tiens, tiens! s'exclame Marcel étonné, étonné surtout de ne pas se sentir plus de rancune, de trouver encore la sauvage petite-fille si folle, plus folle peut-être même dans ses larmes qu'il ne l'a jamais vue et malgré son forfait.

— Alors, si tu ne m'en veux pas, tu veux bien m'embrasser? demande Marie encore honteuse.

Et il l'embrasse.

Aujourd'hui — il y a six ans de cela — ils sont mariés. Mais, pour certaines petites filles, avant l'amour même vient la jalousie, l'abord, comme sur les rosiers les épines pousse avant les roses.

Henri Fèvre.

NOS ÉCHOS

Mariage.

Nous apprenons le mariage de M. Bernard Maupen, fils de M. et Mme Maupen, les sympathiques propriétaires de l'hôtel Oriental, avec Mlle. Elena Murru, une jeune et belle personne. La bénédiction nuptiale sera donnée à la Merced

[illegible]

NEW YORK, 13.—Mr. Field, miembro de la primera corte de los Estados Unidos, ha solicitado del presidente Mackinley se le conceda la honrra a que le da derecho la ley de creacion

Libertad, Independencia y cozi
Ataria partirá el 20 desde Bahía
l mismo rumbo.
visiones reuniráse despues da 55
ticios. Irá el jefe del estado mayor á

Ex-Professeur et
taire du Chili.
Heures de consulta
4 heures du soir.

ector de l'Ecole den-
e 9 heures du matin à
E JULIO—203

Il se charge de toutes les
des services de Caluso d'ad-
tion des de la Delta Pabli-
Set 5 11.

oprations de Banque,
 gée, de paiement des
 e Italienne, consolidée
 Directeur Général.
 to

OMBRA
KDO
a 105 y 107
Montevideo

MAIS
Madame Desvignes prévient sa
des capotes et chapeaux de la dern
a Mode.

ON À PARIS

NOTA.-Mis garapillos de pasta blanca, así como el entre-
pantifa primer título, y regalard Veinte pesos A quien me p
BARRER
270-25 de Mayo-

**RUDELO
O-MONTEVIDEO**

LA REPUBLICANA

Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos

JULIO MAILHOS

Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"



Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie

(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1828)

Statutaires payés depuis son établissement 202,000,000 de francs

CAPITAL ET GARANTIES 100,000,000 DE FRANCS

Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay

A. de SAAVEDRA

169-CERRITO-169

MONTEVIDEO

NEURASTENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis huesosa y pulmonar,
ARTROSIS, REUMATISMOS, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
Breveté par el Estado de Uruguay en 1905. — 1255-1322. — 1322-1323. — 1323-1324.
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y DROGUERIAS

CARLOS SPANGENBERG & C. A.

CASA INTRODUCTORA

25 DE MAYO, 384 Y 383

MONTEVIDEO

Especialidad en Artículos de Muebleria y Tapiceria.—Tipos para Imprenta.—Papeles para
Imprenta y Litografías.—Carbones.—Artículos de Ferrería

GRAN FABRICA A VAPOR DE CALZADOS

— DE —

Máximo Seré, Hermano y Ca.

Esta casa, especial en surtidos de campaña previene á su numerosa clientela y al público
en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al
pedido mas exigente

61, Calle Uruguay, 61 — Montevideo

TESORO DE LA BOCA

ELIXIR DENTIFRICE

Odontalgique

ED. PINAUD

PERFUMISTA-QUÍMICO

37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37

PARIS

P. S. N. C.

The Pacific Steam Navigation Company

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLES

ORCANA

Capitan: F. E. KITE

Saldrá el 22 de Octubre de 1897

Para Rio Janeiro, San Vicente, Lishon, Vigo, La Pallice (La Rochelle) y G.
verpool.

Gran rebaja en la tarifa de pasajes

PASAJES A 7000 EN 3.ª CLASE S 30 ORO, LIBRE DE GASTOS DE CUARENTA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasajeros.

La Compañía expide pasajes para Vigo, Rivedo, Carril, Gijon, Coruña, Santander,
Ferrol y Bilbao.Todos los vapores llevan médico y mecánico; están iluminados á luz eléctrica y provistos de los
mejores modernos para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS Y C.º LIMITED

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES

Reconquista 323

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente G. V.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL

EN SIX VOLUMES

La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un
nouveau **DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment
supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ contiendra

DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS

que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ formera 6 volumes in 4° imprimé sur trois
colonnes, dans le même format que le grand LAROUSSE. Rédigé par des auteurs
d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur
chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier.
La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera
omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont
introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.

Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront expo-
sées avec l'impartialité la plus absolue.

L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage
de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.

Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, com-
plètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

Des portraits nombreux (innovation fort intéressante), dessinés d'après les
documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres
de tous les temps et de tous les pays.

Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation
des vues d'ensemble et des idées générales.

Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour,
forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.

MÈDE DE PUBLICATION

Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent
chaque semaine, depuis le 1er avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils
le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes,
au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le Bulletin de souscription).

SOUSCRIPTION A FORFAIT:

40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes
brochés.

50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.

Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu
en souscrivant.N. B.—La souscription à forfait garantit le souscripteur contre toute augmen-
tation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.

Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:

Administration du «Courrier Franco-Oriental», 46 Macliel,
MONTEVIDEO

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Souscription à forfait: 40 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés,
50 piastres or, en volumes reliés

Payable par semestre en cinq versements égaux.

Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du NOUVEAU LAROUSSE

ILLUSTRE en six volumes au prix à forfait de

que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par

semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.

L'ouvrage devra me parvenir franco par séries de 10 fasc.—volumes brochés—

volumes reliés au fur et à mesure de l'apparition.

(Rayer les modes d'envoi non choisis)

Nom et Qualité bien lisible)

Adresse le

SIGNATURE

J. DURANDEAU

ARTÍCULOS FRANCESES

MUEBLES, TAPIERIA

Especialidad en muebles de fantasía para
salon, Bronce y objetos de arte

Montevideo. URUGUAY, 22 y 21.

Grand Vignoble du Parc Giot

PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897

A DOMICILIO, AL CONTADO, POR NO TENER COBRADORES

Una botella de	de 250	litros sin casco	\$ 21.00	sea el litro ó kilo	\$ 0.12
Media	100	"	12.50	"	0.125 mll.
Cuarto	50	"	6.50	"	0.13
Damejuna	15	"	2.10	"	0.14
Versure de vino.					0.20
Grapa.					0.60

Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.
Los casos se pagarán \$ 2.00 por botella; \$ 1.50 por media; \$ 1.00 por cuartera;
\$ 0.60 por damajuna, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.

Un carné al-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en Montevideo

POR ORDENES: GRANJA GIOT, N.º 2051, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTIDOR.

AL ESTABLECIMIENTO Y FERIA

Se puede visitar la Bodega y probar los vinos

Se puede hacer los pedidos con 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de un caso, en una sola
vez, en botellas ó en damajunas bien tapadas y acostadas para conservar la calidad del vino.

RESTAURANT DE PROVENCE

TRU PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros

On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre
20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du gouverne-
ment, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.

Ciudadela. 118, 150, 152 et 151

BAÑOS DEL TEMPLO

DE AUGUSTO GEBELIN

20 — CALLE CAJALONIS — 20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

BAÑO	PRECIO	BAÑO	PRECIO
Baño higiénico, con ropa.	\$ 0.30	Baño sulfureo, con ropa.	\$ 0.60
" " " " " "	0.24	" " " " " "	0.50
" de simón, con ropa.	0.40	" de ducha escocesa, con	0.50
" " " " " "	0.30	" " " " " "	0.40
" de alrecho, con ropa.	0.30	" " " " " "	0.40
" " " " " "	0.30	" " " " " "	0.40
" alrecho, con ropa.	0.40	" " " " " "	0.40
" " " " " "	0.30	" " " " " "	0.40

Pro Melon du «Courrier Franco-Oriental»
(139) Du 11 Octobre 1897

MEMOIRES DE M. GORON

Ancien chef de la police de sûreté

II.—A TRAVERS LE CRIME

CHAPITRE XI

LES BANDES D'ASSASSINS

L'hôtel avait été mis au pillage; les meubles
avaient été fracturés, les tiroirs vidés; sur la
table de la salle à manger, on trouva quatre
verres et plusieurs bouteilles. Une longue
bande achevait de se consumer.

L'hôtel appartenait à un très riche proprié-
taire, M. Chabot, à ce moment en voyage à
Nice avec toute sa famille; le commissaire

de police, aperçut tout de suite que le linge
trouvé le matin dans les poquets abandonnés
par les voleurs portait le même initiale que
les serviettes rongées de sang auxquelles les
assassins avaient essuyé leurs doigts.

Evidemment l'homme arrêté était un des
complices.

Quand, vers six heures du soir, j'arrivai
avec M. Guillot, juge d'instruction, et quel-
ques agents, parmi lesquels Rossignol, je
trouvai M. Nielon en train d'interroger le
présumé Ravel.

—Moi, un assassin, disait-il? Jamais de la
vie. Je suis un voleur, c'est entendu, mais
pas autre chose.

Mais le soi-disant Ravel n'était pas destiné
à avoir beaucoup de chance. Rossignol, qui le
regardait avec une extrême attention me dit
tout à coup:

—Mais, chef, c'est Joseph l'Italien.

Je me souvins tout de suite. J'en apprenais
tant d'ailleurs que la main sur une bande
de malfaiteurs qu'on avait appelé la bande de
Pantini parce qu'ils avaient en la spécialité
d'opérer dans mon ancienne circonscription
dans le pays même où j'avais été commissaire

de police. Nous en avions ainsi expédié une
quinzaine pour Cayenne ou pour la Nouvelle,
mais il y en avait un porté manquant au dé-
part, un gaillard qu'on avait vainement cher-
ché de tous côtés et qui nous avait brisé la
politesse. Ce gaillard était justement Joseph
l'Italien.

Mais Joseph l'Italien ne voulait rien savoir;
il prétendait que le couteau ensanglanté lui
avait été donné par des gringos qu'il avait
rencontrés, et il disait même: «Si y l'ont trempé
dans qu'q' chose c'est leur affaire, c'est
pas la mienne.»

Quant à la reconnaissance de Rossignol, il
se contenta de hausser les épaules en ricanant
et en disant: «Les flics, ça reconnaît toujours
le monde; continue, chéri, à te mettre le
doigt dans l'œil.»

Seulement, quand nous fûmes à la Sûreté,
on l'envoya chez M. Bertillon, qui retrouva sa
fiche avec une extrême facilité. On lui mit
sous les yeux la photographie très ressem-
blante d'un nommé Joseph Allorto, bandit
très redoutable que Rossignol, jadis, avait
arrêté à la Chapelle et qui avait subi plusieurs
condamnations.

Il se reconnut et, devant l'évidence, ne
chercha plus à nier.

—Bon, dit-il, c'est ma gueule, et puis
après!

Nous le laissâmes «mariner» jusqu'au len-
demain, et dès la première heure, M. Guillot
et moi le fûmes conduire à l'Anteil, à l'hôtel
de la rue Pousin, où le cadavre de la victime
avait été laissé sur le lit où on l'avait trouvé.

Joseph Allorto subit cette confrontation
avec assez de cranerie.

—Vrai, dit-il en regardant le cadavre, ils
l'ont bien arrangé; c'est pas de la belle ou-
vrage.

El il nia avec une énergie sauvage «être
pourquelque chose dans l'assassinat.» D'a-
bord il prétendit qu'il passait dans la rue et
qu'il des indiens qu'il ne connaissait pas, lui
avaient donné les paquets qu'on avait saisis
et le couteau trouvé sur lui.

M. Guillot, avec le plus grand calme, lui fit
remarquer l'inraisemblance d'un pareil récit
et il nous donna une seconde version qui,
évidemment, n'était pas encore la vérité, mais
qui s'en rapprochait un peu plus.

C'est toujours ainsi que procédaient les mal-

faitiers de profession quand ils sont pris. Ils
ne lâchent les aveux qu'un à un; on dirait
qu'ils considèrent comme un point d'honneur
de lutter pied à pied avec la justice et qu'ils
n'abandonnent la lutte que quand ils ne peu-
vent plus espérer un instant tromper les ma-
gistrats.

—Eh bien, fit-il, je vais vous dire la vé-
rité...

C'est de cette façon que débütent les es-
carmes quand ils vont dire un gros mensonge:
«Je ne suis pour rien dans le crime, oh! rien;
seulement, j'ai fait le guet.»

—Voilà comment les choses se sont passées,
continua Joseph l'Italien; l'autre jour, j'ai
rencontré trois zings, j'étais pas leurs
noms, parole d'honneur, qui m'ont dit:

—Ya un beau coup à faire, une maison
inhabitée à dévaliser.

—Soit, j'en suis, que j'ai répondu.

Alors, ils sont entrés, et moi je suis resté à la
porte pour faire le guet...

—Mais, votre couteau ensanglanté, les ta-
ches de sang sur vos vêtements? interrompit
M. Guillot.

—Non couteau, répondit Allorto, je le leur

ai prêt, j'en ai pas ce qu'ils en ont fait. Quant
aux taches de sang, j'ai saigné du nez.

Il y a, dans tout ce monde de la pègre pa-
risienne, un fonds de naïveté cynique, une ma-
ladresse enfantine, qui simplifie beaucoup la
besogne des magistrats.

Dans toutes les affaires de bandes, qu'il
s'agisse de voleurs ou d'assassins, il y a, au
point de vue de l'instruction judiciaire, une
espèce de routine.

Nous savions bien tous qu'Allorto ne
s'était pas contenté de faire le guet, qu'il
avait au moins assisté à l'assassinat. M.
Guillot, qui connaissait bien la cuisine de la
Sûreté et qui savait que mes agents avaient
une grande habitude des affaires de ce genre
n'abandonna Allorto.

Nous expliquâmes à celui-ci qu'il aggravait
inutilement son cas en refusant de nommer
ses complices, qu'il était impossible qu'il ne
les connût pas et que bientôt, évidemment, la
police les connaîtrait à son tour. Il était certain
que nous connaissions déjà les gens qu'il fré-
quentait et que par conséquent, le champ des
recherches était limité.

(A suivre.)

Centre NEURASTENIA, ABATIMIENTO moral ó físico, ANEMIA, FLAQUEZA
CONVALESCENCIA, ATONIA GENERAL, FIEBRE DE LOS PAISES CALIDOS,
DIARRREA CRONICA, AFECIONES DEL CORAZON

ELIXIR, KOLA MONAVON.

10 Medallas de Oro
2 Medallas de Plata

TONICOS
RECONSTITUYENTES

PODEROSOS REGENERADORES, QUINTUPICANDO LAS FUERZAS, DIGESTION
FACILITADA EN MONTEVIDEO: FARMACIA Y DROGUERIA DEL SOL DE MIGUEL REY.

FERNET - BRANCA

Especialidad de Branca Hermanos de Milan

Los únicos que poseen el verdadero y genuino proceso

Medallas de oro y gran diploma de honor á las Exposiciones de Viena 1873, Viena 1874, Fr.
Lafolla 1878, Sydney 1880, Melbourne 1881, Milan 1881, Niza 1884, Turin 1884, Amberes 1887
muchas otras recompensas.

ULTIMAS RECOMPENSAS OBTENIDAS:

Gran Diploma de honor á la Exposición de Londres 1883 y Palermo 1892. Medallas de oro á las
Exposiciones de Barcelona 1888 y Paris 1889. Medalla de oro á la Exposición Ibero-Americana
Genova 1892. Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1892.

Unicos concesionarios para la América del Sur de la 1875.

CARLOS F. HOFER Y C.º GÉNOVA

EL FERNET-BRANCA es el licor mas higienico conocido que extingue la sed, facilita la di-
gestion, estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, mal de estomago,
mal del hígado, espasmo del mar, el licor vermifugo, anti-cólico, anti-febril según queda
comprobado por análisis de químicos y médicos. No se deje el público engañar por las nocivas
imitaciones que bajo varios nombres de FERNET confunde á presentarse, y pida legítimo.

Fernet - Branca

Unicos intro ductores en las Repùblicas del Uruguay y Paraguay:

METZEN-VINCENTI Y C.º -- Montevideo

debidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra los
falsificadores y contra los infractores á dicha concesion.